

Caroline Regnaut

L'individu indivisé

extrait

La révolution de la pensée

Les trois dimensions du symbole

Révolution

toiles & poèmes
caroline regnaut

Le rapport entre les symboles et les époques est une donnée permanente : ce que les symboles étaient pour les hommes de l'Antiquité est ce qu'ils sont pour nous aujourd'hui.

La pensée symbolique permet de saisir le sens universel au-delà des langues différentes, et pour cela elle met en relief paradoxalement ce qui est le plus spécifique d'une langue, le plus profond, le plus original.

Le latin (et le grec dont il provient) est la langue du fondement de notre pensée.

Ce que chacun peut trouver à travers sa propre langue est universel.

La pensée symbolique met en œuvre des symboles, c'est-à-dire des images (allégories, paraboles, métaphores), donc des mots : même les symboles graphiques, visuels, abstraits (une forme géométrique, un paysage) ne sont symboles qu'en tant que mots, car la conscience humaine est une lecture mentale, elle est langage. La pensée symbolique interprète les mots autrement que selon le schéma binaire qui fait correspondre un signifié à un signifiant (un sens à une forme), réduisant le symbole à n'être qu'un signe, un attribut (par exemple la balance est le symbole de la justice). Cette interprétation très superficielle est vraie de ce point de vue idéologique, mais elle est aussi balayée par l'analyse symbolique.

Tout signe n'est pas symbole. Pour qu'un signe soit symbole, deux conditions sont nécessaires : qu'il soit double, répété, et qu'il soit glissant, éphémère. Sinon il est signal, avertissement d'un danger, menace d'un châtement divin, selon la pensée archaïque. Ces marques du symbole se lisent aussi dans le style du discours symbolique, utilisant le binaire à répétition et progressant par glissement. Second constat important à propos du signe : la distinction signifiant/signifié qui fait d'un signe donné le porteur d'un sens prédéfini ne peut pas rendre compte du symbole. Le sens d'un symbole n'est pas donné a priori, il est issu du contexte, il est à inventer à chaque fois. C'est toute la différence entre une idéologie du signe, qui applique des codes mystiques sur les mots, comme les disciplines ésotériques entre autres, et une théorie de la connaissance, qui ne tord pas le sens pour le faire correspondre à une hypothèse, mais qui le fait émerger à partir du réel. Le messenger (le réel) est le message (le sens).

Un symbole n'est pas seulement un mot à double sens : le sens propre et le sens figuré. Il est symbole en tant qu'il a trois composantes : morphologique (la forme, le dessin), analogique (la ressemblance, la similitude) et étymologique (le sens d'origine, la racine). Dans le langage courant, l'analogie est une façon de penser irrationnelle, fondée non sur un raisonnement logique mais sur une ressemblance (deux choses sont analogues, pareilles, l'une est comme l'autre), ce qui est la pente de toutes les dérives (cette ressemblance induit des conclusions fausses). L'analogie est habituellement la seule composante retenue du symbole, à tel point qu'elle est souvent son synonyme. Or ce sont bien ces trois niveaux d'interprétation articulés ensemble qui forment un système de connaissance.

La morphologie est le raisonnement par la forme concrète, le tracé du signe, la structure externe d'un corps (par exemple la morphologie terrestre, la géomorphologie). L'étymologie donne le sens radical du mot, sa vérité (*etumos* en grec veut dire vrai) par la filiation, l'origine. L'analogie indique les rapports de similitude, de correspondance, elle élargit la dimension du mot par les ressemblances

La pensée symbolique est une pensée paradoxale, qui admet qu'il y ait des choses sans explication rationnelle.

La pensée idéologique, qui n'admet pas le paradoxe (un raisonnement qui se heurte à son contraire) ni l'aporie (un raisonnement qui n'aboutit pas) – qui sont reconnus par la pensée scientifique, en mathématique par exemple –, est une pensée totalitaire, abusive.

*Nous sommes de la pensée, du texte, de la toile tissée (textus est le tissu).
Le chanteur, comme le conteur et l'éditeur, est essentiellement un donneur de textes.*

de sens. Étymologiquement le mot analogie, par son préfixe grec *ana*, indique un mouvement de remontée, de retour en arrière, de retournement, de renouveau, ce qui est caractéristique de la pensée symbolique. L'analogie n'a rien d'imprécis ni d'aléatoire, elle est au contraire très rigoureuse, car elle représente une proportion mathématique. Philosophiquement elle définit une identité de rapports, $A/B = C/D$, autrement dit : B est à A ce que D est à C (et inversement). L'analogie désigne un rapport constant entre les choses, la permanence du symbole, l'éternité. Elle correspond dans le discours à la formulation précise « de même que / de même », « autant / autant ». L'analyse de la morphologie correspond à l'articulation descriptive « non pas / mais à l'inverse », et celle de l'étymologie à « c'est », « en apparence / en réalité », « au fond », « en vérité ».

Si la pensée symbolique est un concept philosophique, on peut voir dans le *De rerum natura* son aspect morphologique – Lucrèce y décrit les choses, la pensée symbolique –, dans *l'Énéide* son aspect analogique – ce récit est l'allégorie de la recherche de la pensée –, et dans l'Évangile enfin son aspect étymologique – le Christ dit par son corps ce qu'est la pensée. Lucrèce présente le concept par sa forme à travers un discours philosophique, une description abstraite ; Virgile, à travers l'allégorie du concept, par Enée, personnage conceptuel ; l'Évangile, à travers une personne incarnation du concept, Jésus-Christ (Jésus est la personne, Christ le concept). La valeur des paraboles qui caractérisent le discours du Christ n'est pas uniquement allégorique, mais surtout étymologique : cette nouvelle lecture est proposée en toutes lettres par Jésus, mais ni ses disciples ni les commentateurs historiques ne l'ont lu ainsi, ils ont gardé la grille de lecture traditionnelle.

Les trois dimensions du symbole sont les trois dimensions de toute chose mentalement appréhendable, sans aucune hiérarchie entre elles (c'est une lecture simultanée). S'appliquant à la connaissance, la morphologie concerne la chose (la forme délimitée qui contient l'infini, c'est-à-dire la vue de l'intérieur), l'analogie se rapporte au monde extérieur (l'infiniment grand) et l'étymologie renvoie au noyau intérieur (l'infiniment petit). S'appliquant à l'être, la morphologie renvoie au moi (la forme de l'ego qui contient le je, le soi), l'analogie concerne les autres (le monde, la société, les dogmes), et l'étymologie, le langage (le sens, le sacré). Ainsi l'être, le réel et la pensée sont les trois aspects du monde, appelés dans l'Évangile le père, le fils et le saint esprit. Le père est le je en tant qu'expression de la toute-puissance de la connaissance éveillée (le « je suis » que dit le nom de Jésus, redoublé : « je suis dans le père et le père est dans moi », Jn, 14, 11), le fils représente ce qui est produit par cette faculté de création (*filius* signifie œuvre : « la sagesse a été reconnue juste d'après ses œuvres », *a filiis suis*, Mt, 11, 19), et le saint esprit désigne la parole, le verbe. Ce que la religion appelle trinité correspond à

Les symboles sont utilisés la plupart du temps comme des illustrations au service d'un discours idéologique. Or pour la pensée symbolique ils ne sont pas des instruments au service de l'interprétation du réel, ils sont le réel lui-même. La pensée symbolique est une façon non d'organiser le monde, non de se dire, mais d'accéder à la connaissance. La pensée est la faculté de créer, c'est une création, une construction, un travail.

cette lecture triple du symbole. Les trois éléments alchimiques de la transmutation des métaux en or symbolisent aussi ces trois dimensions du réel : le soufre représente l'être, le mercure est la matière, le réel, et le sel est le langage, le principe actif.

Le double sens du symbole, propre et figuré, donne lui aussi la description fondamentale du monde. La théorie de la révolution de la pensée, fondée sur le concept de la pensée symbolique, permet de connaître qu'il y a deux mondes, deux réalités, le réel concret et le réel symbolique. Le concret est la métaphore du symbolique (du grec *meta-trans* et *phora-position*, transposition d'un terme concret à la place d'une idée). Par analogie avec le double sens du symbole, l'autre monde est accessible à la connaissance. Ce que le sens figuré est au sens propre, l'autre monde l'est au monde concret. Le monde est réellement double, le visible et l'invisible (*visibillum* et *invisibillum*) pour la religion, en réalité deux mondes lisibles l'un comme l'autre. Ce que la religion nomme l'au-delà est ce second monde symbolique, qui est bien ici et nulle part ailleurs.

Ces deux mondes sont tout aussi réels l'un que l'autre, symbolique n'est pas le contraire de réel. L'analogie n'est pas la création d'un monde imaginaire aléatoire, elle est un rapport de correspondance rigoureuse qui permet de penser l'impensable. Rien n'est impensable pour la pensée symbolique, ce qui n'est pas pensé n'est pas, car le réel entier est produit de la pensée. Cela peut se dire aussi : tout est pensable, même l'impensable. Si dieu est l'impensable, alors il n'existe pas. Et dire « dieu existe », hors de tout dogme religieux, pour le philosophe, cela veut dire aussi que l'impensable n'existe pas, puisqu'il est nommé. Même pour les religions où le nom de dieu est imprononçable, il est nom, signe graphique, et en tant que tel, il est pensé. Il n'y a pas d'impensable ni d'inconnaissable, il n'y a qu'une pensée insuffisamment travaillée.

Alors si dieu est la pensée, qui se pense elle-même dans ses dimensions symboliques, la religion s'effondre, nul besoin de l'appeler dieu. Pour saisir le sacré, le plus profond et le plus puissant de l'homme, le concept de dieu est inutile. Qu'on l'appelle dieu ou seigneur, ou qu'on ne l'appelle pas, c'est sans importance philosophique. Nombre de philosophes ou de penseurs occidentaux ou orientaux parlent de dieu tout en ayant une pensée non religieuse (Lucrèce et Virgile, par exemple). Inversement, des philosophes soi-disant athées ont une pensée de type religieux, défiant la raison ou la matière et instituant un dogme. Ce qui distingue la pensée symbolique, c'est la joie, alors que l'idéologie est toujours triste, angoissée et mortifère. Que dieu existe ou non, cela ne change pas la face du monde. Ce qui la change, c'est la pensée, non en tant qu'entité déifiée mais en tant que façon de penser, concrètement, dans la vie de tous les jours, dans les plus petits détails.